

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 10

Artikel: Daniotet
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223813>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE MERLE A CHANTÉ CE MATIN !...

Un gai soleil faisant risette,
Le merle a chanté ce matin !
Perché sur le haut d'un sapin,
L'oiseau folâtre, à sa merlette,
Qui l'écoutait d'un air mutin,
Dans cette aubade, en libetin,
Débitait douce chansonnette !

On entendit à la Pontaise,
Au bord du lac, à Montbenon
Et dans d'autres lieux du canton,
Ce chant d'oiseau, ne vous déplaise !
Merles, — ténors et barytons, —
L'ont modulé sur tous les tons
Pour narguer la saison mauvaise !

Messieurs les merles, c'est folie
Que de chanter à plein gosier
Chanson d'amour en mi-janvier !
Attendez, je vous en supplie,
Pour égrener vos triolets
Et bâtir vos nids de merlets,
Attendez la saison jolie !

Louise Chatelan-Roulet.



ON HOMMO QUE L'A DAI Z'IDEE

ON de clliâo monsu de pé Losena que sant tant suti, l'étâi vegniû à Pantetvela po fère 'na « conférence », quemet diant, su lè « semens de pommes de terre ». L'è cein que per tzi no on de : « plliantons dè truffies » du qu'on plliante lè truffies et qu'on ne lè sène pas.

Adan, dein clliâo pllianton lâi a on petit' affère : « lo dzerno ». Quan l'è qu'on a betâ lo pllianton dein la terra, lou petit'affère coumeince à sè trémoussi : on vâi guegnî on petiou bet bilianc que vint pllie gran, pllie gran tanquî, po fini, baillie dâi follie, dâi flliâo et tot lo diabblio et sontrain. E pu, per d'avau, vint on moui dè bolons que sant lè truffies novalle. Quan san dein onna câva on boccon tsauda, clliâo tsaravoute de petiou dzerno ne pouant pas atteindre d'ître dein la terre : lè vaité que saillant frou ! Lo tsaud l'è lo tsaud, vo sède ! Mâ, lè bin einnoïâo ! Dan, clîi monsu dè Losena l'étâi zu tot esprè pò esplickiâi âi dzeins de Pantetvela quemin falliâi fère po que lo dzerno restâ dein lo pllianton quemet dein lè zâo de dzenelhie âo bin de renaille.

Lâo z'a indiquâ on moui dè moïan que pu pa vo dere : su pa prâo suti. Quan l'a botzi, lou syndico de Pantetvela l'a bin remachâ et l'a de : « La discussion est ouverte ».

Constant s'è léva et l'a de :

— Je voudrais bien vous parler en patois comme j'ai l'habitude, attendu que c'est la langue de ma mère-grand, mais vous ne me comprendriez pas. C'est pour ça que veux essayer de vous dire mon idée dans votre langue, le français, comme vous dites. Pour en venir à ce que vous nous avez dit pour empêcher les plan-

tons de germer trop vite, je trouve que vous avez des procédés de chimie et d'apothicaire qui doivent être bien bons, à vous entendre. Eh ! bien, moi, j'ai essayé antre chose : pendant l'hiver, je porte la neige à ma cave, autour des tas de pommes de terre. Comme elle est à l'ombre, elle reste longtemps avant de fondre, et puis comme elle ne fond pas, le froid reste à la cave. De cette façon mes truffes ne germent pas ! Il faut bien vous dire que par chez nous, la neige ne coûte pas cher.

L'ant bin risu ! L'étâi portant la vretabllia vretâ : vo pouâde lo dèmanda a la coumechon de taxe, l'a vu l'affère !

On dzo que clliâ coumechon l'étâi tzi Constant, ie guegnivânt onna treille que grimpâve amont la terpena, tot pri dè la courtena.

— Vo vâide — lâo di : Constant — ne su pa asse fou que lè vegnolan : ie pllianto ma vegne décoûte lo fémé... dinse n'è pas fauta de la portâ avoué la lotta.

Faut vo dere que l'a tot plliein sa tita de rebrique, clli Constant. Vu vo z'ein contâ onco iena :

On hivè, l'avâi zu a échute dâi pucheint belion dein lo bou de Velj-Montet.

L'étâi tot dzoïâo de pouâ sailli son bou avoué la ludze du que l'avâi prâo nu ! Mâ vaité que lou pionnier cantonâ s'è bêtâ dein la tita de fère passâ lo triangle.

Rondzâi ! se vo z'avâi oïu Constant quan l'a su cein :

— Tsnacro de tonnarre de pionnier de la merzance ; tè vû einléva la nâ po que ne pouseso pas ludzi mè bellies ! T'a biau ître âo governemein. Attein-tè va, te va vâire, tsaravouta !

Ne fâ ne ion, ne dou. Lo leindèman matin, à boun'hâora, l'applicie sè dou pique âo « rouleau » que s'è à épèclia lo bllîâ et pu hardi, amont lo tsemin, tant qu'âo fin coutset de Vela Montet, ein tegneint la drâte, quemet lè tenomobile, et dinse ein an. Tota la nâ è restâre su lo tsemin, eccliafaïe !

Vo pouâde lou crâire se vo voliâi : l'è du cein que lo syndique du Tsâti Dé l'a peins de fère à fère on pucheint rouleau po reimpliâcî lâo vilhiô triangle. Jaques Desbioles.

A MADAME ZÉLIE

AI assisté, l'autre jour, à une dispute carabinée entre deux types habituellement bons amis ; provient-elle de la saison très spéciale ou bien de la votation du 8 février dernier ? Je ne connais pas le nom de ces messieurs, mais, appelons-les, si vous le voulez bien, M. des Biolles et M. Schabzigre. M. des Biolles, petite noblesse d'Outre-Sarine, portait redingote noire et gilet blanc, tandis que M. Schabzigre était vêtu de gris ; ce dernier, comme son nom l'indique, sent la roture à plein nez.

M. des Biolles était assis, contemplant la belle nature. M. Schabzigre s'avance d'un air guindé, à une allure provoquante ; au moment d'aborder, il se penche à l'oreille droite de son ami, murmurant des mots aigre-doux ; l'ami reste impassible ; la querelle s'envenime, mais seul M. Schabzigre cause : le calme de l'adversaire le démonte à fond et ce sont alors des cris fous,

des contorsions de mâchoires à faire frémir tous les rats de l'univers ; si les insultes pleuvent, par contre pas de pugilat et je puis dire que, témoin de cette tragédie, citoyen de 66 ans qui n'a jamais doigné de coup de poing en sa vie, j'espérais que M. des Biolles réagirait et répondrait du tac au tac ; mais non, il demeure imperturbablement silencieux et calme tout en considérant avec un sensible intérêt le vol des moineaux autour du poulailler. Ce faisant, son adversaire à bout d'arguments, le museau sec, la queue entre les jambes, s'en va, ayant l'air d'un vaincu.

N'est-ce pas, Mme Zélie, vous comprenez, sans que je la détaille, la morale de cette petite histoire vécue ; vraiment, un stoïcisme pareil est excessivement rare, par conséquent digne d'être publié.

Il me reste, en terminant, à présenter mes excuses à MM. Desbiolles et Schabzigre d'avoir fait des petits jeux de mots sur leur prétendue origine ancestrale et d'avoir pris la grande liberté de donner leurs noms à deux chats de mon voisinage ; je sais d'avance qu'ils auront plus d'esprit que M. Graber et qu'ils me pardonneront volontiers mes petites facéties.

Julius.

DANIOTET

POUR la troisième fois, Daniotet avait signé la tempérance.

La première fois, il avait tenu une semaine, la seconde fois un mois et la troisième, ah ! la troisième, il aurait tenu bien plus longtemps, je vous le garantis, sans ce mauvais génie d'Ulysse du coin Borgne qui ne valait pas les quatre fers d'un chien.

Mais que voulez-vous, on n'est pas de bois, comme on dit, d'autant plus que certains patrons ne songent guère à ceux de leurs journaliers qui prennent des engagements solennels.

Durant toute la journée, il avait battu au « mécanique » pour le fermier des « Tilleuls » et, tandis que le verre circulait à la ronde, il avait dû se tenir à l'écart et avaler sa salive, alors que d'autres pouvaient se rafraîchir tout à leur aise. On lui avait bien apporté un bidon de thé auquel il avait goûté avec répugnance. C'était froid, c'était trop sucré et l'on avait encore versé par là-dessus un peu de lait qui donnait à tout ce « boire » un goût désagréable, un de ces goûts qui aurait provoqué la répugnance d'un saint.

Tant qu'il fut devant le « tambour » à délier les gerbes, à côté de Pengrenneur, Daniotet n'avait pensé à rien. Penché sur sa besogne, la sueur au front et les mains sans cesse en mouvement, il avait travaillé comme un nègre, plus qu'un nègre, comme un solide luron qu'il était.

À midi, il avait mangé du saucisson et des haricots, un saucisson bien salé, bien fumé ; rien de tel pour vous donner une soif du tonnerre, une de ces soifs que doivent connaître ceux qui traversent le désert du Sahara. Néanmoins, fidèle à ses engagements, il avait tenu.

Cependant, quand le soir tomba et que le repas fut terminé, il dut encore aider à décharger une douzaine de sacs restés sur le char à pont. Justement, Ulysse du Coin Borgne était là.

— Oh ! hop, cria Ulysse en lui câlant le premier sac sur le dos.

Et Daniotet gravit les escaliers courbé sous la charge; il longea un grand corridor et atteignit le grenier. D'un coup de rein, il vida son sac dans l'arche à blé et revint sur ses pas. Le fermier fit la paye. Il reçut, comme ses compagnons de travail, le prix de sa journée et s'en alla, accompagné d'Ulysse.

On était en novembre, il faisait un ciel bas, un de ces ciels écrasants où les lampes électriques clignotent bizarrement dans le brouillard. Ils descendirent la grande rue, passèrent devant les boutiques allumées et allaient se séparer quand Ulysse proposa :

— Allons prendre un verre au café de l'Union !

D'un geste de la main Daniotet refusa.

Mais avec son rire goguenard, Ulysse dit :

— Oh ! comprends-moi bien. C'est sûr que je ne veux pas te faire rompre ton engagement. Non, pas ça, jamais de la vie. A-t-on des principes, oui ou non ?

Puis, se rapprochant, il lui prit le bras :

— Ecoute, c'est tout simple, je boirai trois décis et toi une bouteille de limonade. Où est le mal ?

Daniotet se laissa convaincre et ils entrèrent. Dans la salle basse où la fumée des pipes montait vers le plafond, ils s'assirent à un coin de table, sous les regards curieux des buveurs attablés. Quelques-uns jouaient aux cartes. On entendait brusquement ces mots : « Trois cartes au roi d'atout » ou bien : « cent cinquante de nel » ou encore : « cent d'as ». A voir tous ces yeux braqués sur lui, Daniotet se sentit gêné. Il vida son verre et se leva pour partir. Mais Ulysse le retint par la manche en lui disant :

— Tu as bien le temps, la journée est finie !

Puis se tournant vers le patron :

— Encore trois décis !

Daniotet se laissa distraire par ses voisins de table. Il suivait les jeux, donnait des conseils aux débutants sans remarquer qu'Ulysse profitait de ses distractions pour lui remplir son verre. Et il but d'abord de la limonade coupée avec du vin, puis le vin seul. On fit cercle autour de lui et quelqu'un dit :

— Allons, Daniotet, chante-nous-en une !

Et il chanta, il chanta de tout son cœur des chansons de l'ancien temps où il était question de « papillons bleus » et de « fleurs d'amour fanées ». Ensuite, il perdit la notion du temps et quand Ulysse l'empoigna par le bras, il dormait bel et bien au coin de la table.

Il fit quelques pas dehors; l'air vif le réveilla, puis il chercha à s'orienter.

— Salut, Daniotet, lui criait-on, bonne nuit et à une autre fois !

Et il entendit un grand éclat de rire.

Il fit encore quelques pas. Il allait à tâtons, cherchant son chemin quand il s'aperçut que ses mains restaient prises dans la haie qui borde le jardin de la Cure. Il essaya de se dégager, mais ses jambes fléchirent et il tomba de tout son long dans le fossé.

* * *

Quand il se réveilla, un homme était penché sur lui, un homme qu'il reconnut tout de suite :

— Je vous demande bien pardon, monsieur le ministre, fit-il d'une voix embarrassée, mais j'ai fait un faux pas et...

— Oui, je vois, en effet, vous avez fait un faux pas.

Puis, saisissant Daniotet par le bras, le pasteur essaya de le remettre daplomb. Peine perdue. Daniotet faisait pourtant tous ses efforts s'aidant des pieds, s'aidant des mains. Il ne parvenait pas à quitter son lit de feuilles mortes.

Le pasteur commençait à perdre patience :

— Voyons, voyons, levez-vous ! Pensez à votre femme qui vous attend depuis longtemps, au chagrin qu'elle aura en vous voyant dans cet état !

Plein de bonne volonté, Daniotet répondait humblement :

— Eh bien ! reprenons, monsieur le ministre !

Et l'on reprenait de plus belle. Et il n'y avait,

sous le ciel brumeux de novembre, que ces deux silhouettes penchées l'une au-dessus de l'autre, et cette voix qui répétait sans jamais se décou-rager :

— Eh bien ! reprenons, monsieur le ministre !

On reprit tant et si bien que Daniotet finit par se tenir debout au milieu de la route. Soutenu par le pasteur, il fit quelques pas tout en prenant le ciel à témoin de son innocence. Arrivé devant la maison, il s'accrocha à la poignée de la porte et, redressé de tout son long au moment où sa femme arrivait, il lança :

— Eh bien ! au revoir, monsieur le pasteur, je pense que vous pouvez rentrer seul maintenant !

Et la porte se referma tandis que le pasteur restait, tout pantois, sur le seuil.

Jean des Sapins.

Mécompte. — Un pauvre vagabond voit une plaque de docteur à la porte d'une maison. Il sonne timidement. Une jeune dame lui ouvre.

— Pardon, madame, ne pourriez-vous pas demander à M. le docteur s'il n'aurait pas une veste et un vieux pantalon à me donner ?

— Je le voudrais bien, mon brave homme, mais voyez-vous, c'est moi qui suis... docteur.

L'ORIGINE DE L'EXPRESSION : « REMPORTEUR UNE VESTE »

C'EST le théâtre qui l'a fournie à la ville, comme l'expression : « faire du bruit dans Landerneau », et elle est née en 1865, au Vaudeville. Le public avait accueilli avec indulgence les deux premiers actes d'une férie intitulée « les Etoiles », lorsqu'une scène du troisième acte détermina la chute de la pièce et la naissance du mot. Le public avait vu entrer en scène le berger Lagrange et la nymphe Cico. Il écouta le dialogue sentimental :

— La nuit est sombre et propice ; viens t'asseoir sur le gazon, propose le berger, galant.

— L'herbe est mouillée ! répond la nymphe, hésitante.

— Assieds-toi sur ma veste ! ajoute le berger conciliant.

Joignant le geste à la parole, il offrait à la nymphe le moyen de s'asseoir sans redouter l'humidité, lorsque l'orage éclata dans la salle pour ce prosaïque détail. Le public hua, siffla. Des voix criaient : « Remporte ta veste ! » Et le pauvre berger fut, en effet, obligé de la remporter sous les lazzis. Le lendemain, Paris constatait qu'une expression imagée était née de cet incident.

ON VOTE AVEC ESCIENT

TOUTES les fois qu'y a des votes, ceux qui font les papiers recommandent la même scie. Avant, ils vous font signe avec une porte de grange : VOTEZ OUI !... VOTEZ NON (suivant que vous tenez la *Revue* ou bien le *Pays*). Et puis dessous, toujours avec de ces tant grosses lettres que ça vous tire les yeux hors de la tête un puissant bout, comme ceux des bibornes :

CITOYENS, TOUS AUX URNES ! PAS D'ABSTENTION !

Ce qui ne manque pas non plus, quand on a fini de voter, c'est l'engueulée à ceux qui n'y ont pas été :

« Quant aux électeurs qui n'ont pas cru devoir se déranger, nous ne pouvons que répéter que leur manque d'esprit civique... »

Etc., etc. Ça n'est pas seulement la peine de redire tout le chapitre ; vous l'avez tous eu lu.

Nous, n'est-ce pas, on ne veut pas se tourner les sangs pour si peu. Il faut bien que les journalistes aient quelque chose à dire, mais quand même il ne faudrait pas nous prendre pour des bêtes. Pour des questions de sorte, on sait bien qu'on est là. Allez-voir demander à notre gros Ulrique si on a su se déranger dans le canton de Vaud, quand il venait te fourrer son bancal dans les roues du berrou de la Société des Nations. On a trétois été voter : quand y faut, pas besoin qu'on y soit d'obligés par la police et les amendes du préfet.

Mais alors pour ces brouilleries que personne ne s'y retrouve, que quelques avocats qui font d'assemblant de s'y reconnaître, on ne peut pourtant pas se tracasser pour ça. On se remuerait déjà plus vite pour aller boire un verre ou faire une partie de quilles que pour aller voter sans savoir au Dieu monde s'il faut qu'on mette oui ou bien qu'on mette non. Sans compter que souvent ça ne tire pas plus à conséquence que de dire chat ou minon. Si c'est les *oui* qui gagnent, on est sûr que les impôts lèvent. Si les *non* sont vainqueurs, c'est certain que les taxes veulent venir plus fortes : sans ça, vous n'y voulez pas connaître de différence.

Et puis quoi ? Si on est d'attaque, on l'est avec escient et on ne veut pas faire de l'ouvrage inutile. Ecoutez-voir un peu celle qu'on m'a z'eu racontée de deux de par Lausanne.

Quand même ils étaient frères, ils n'avaient pas tous les jours les mêmes idées, mais ça ne les empêchait pas de s'aimer tout plein — comme des frères, quoi ! Ils restaient bien aux deux bouts de la ville, mais c'était régulier comme une mécanique : le dimanche, en sortant du préche, ils se retrouvaient chez l'aîné qui avait sa carrée tout proche de l'église. Et patati, et patata, ils se racontaient les nouveaux, se contrepoinaient joliment, prenaient un doigt de quelque chose et trouvaient tout ça bien plaisant.

Adonc, certain dimanche qu'on votait par toute la Suisse, l'un des deux fait à l'autre :

— Il faut quand même aller voter contre cette nouvelle loi qu'ils ont encore fabriquée par ce Berne.

— Comment, contre ? que répond l'autre — que c'était donc l'aîné. Elle n'est déjà rien tant mauvaise, cette loi. Il nous faut l'accepter, non pas.

Et les voilà qui s'embryent les deux à te discuter politique, qu'on aurait presque dit la *Revue* et le *Pays*. Après qu'ils se sont alignés toutes les raisons, l'aîné fait presque état de se mettre en colère et dit comme ça au plus jeune :

— Enfin quoi, ça ne mène à rien de te montrer les choses ? Tu es bien décidé à suivre ton idée ?

— Pardi ! Toi tu suis bien la tienne.

Et là-dessus voilà le vieux qui prend un ton tout radouci et qui fait à l'autre :

— Et bien tant mieux ! Respect pour toi ! Parce que comme ça, on n'a au moins plus besoin de se déranger. Tu votes *non*, moi *oui* ; on se détruit l'un l'autre : autant se détruire sur place. A la tienne donc, frère ! On a fait son devoir.

Gédéon des Amburnex.

A LA PORTE !

VOYONS, mes enfants, on vous a recommandé combien de fois déjà de cesser vos jeux bruyants quand je rentre de mon bureau, fatigué et nerveux ; j'ai besoin de calme : ce n'est pourtant pas bien difficile à comprendre, hein ?

— Oui, p'pa !

Cinq minutes plus tard :

— Vous êtes donc sans cœur ; vous me voyez éreinté ; faites un autre jeu. Faudra-t-il me fâcher encore une fois ?

— Oui, p'pa !

Cinq minutes plus tard :

— Allons, Antoine, tiens-toi donc tranquille, et donne le bon exemple à tes cadets. Si vous me poussez à bout, je punis tout le monde. Un garçon de dix ans, ne pas vouloir comprendre ça...

— Oui, p'pa !

Cinq minutes plus tard, le grand tapage domestique bat son plein. On sonne. Calme subit, puis ruée vers la porte.

— Voyons, les enfants, faut-il vous répéter que c'est impoli d'aller ouvrir ainsi, surtout quand vous ne savez pas qui c'est !

— B'jour oncle ! b'jour parrain !

— Bonjour, bonjour, marmaille. Quel tintamarre ; on vous entend de la rue !

— N'est-ce pas, mon cher, c'est ce que je me tue de leur répéter, et tous les jours.